

TENTER UNE VIE PHILOSOPHIQUE FACE AUX BASCULEMENTS DU MONDE

Par Jean Cornil

Tenter une vie philosophique ? Entamer un cheminement infini pour interroger le sens de notre présence au monde ? Croire en une volupté divine, selon Lucrèce, de la vie ? Ressentir le sentiment océanique, comme le décrivait Romain Rolland, de l'univers et de la connaissance ? Fendre la mer gelée qui est en nous, cet amoncellement d'opinions communes, insuffisamment questionnées et qui nous étouffent ?

Tenter une vie philosophique ? Entreprise vaine et impossible ? Devenir sage ? La brièveté de la vie et le désordre du monde, la confusion des valeurs, le tragique de l'existence, la succession des peines, des douleurs et des souffrances, la course effrénée aux honneurs, aux vanités, aux pouvoirs, aux richesses,... toutes ces faces de notre très bref passage dans le cosmos, nous invitent, nous humains, trop humains, à la tentation, démesurée, vertigineuse, inaccessible sans doute, de la vie philosophique.

La philosophie est fille de l'étonnement, dans un monde où l'on ne s'étonne plus de rien. « Or tout, absolument tout, devrait nous étonner » écrit Lucien Jerphagnon. Pourquoi y-a-t-il quelque chose plutôt que rien ? se demandait Leibniz. Chercher des réponses à cette question ultime, à la stupéfaction d'exister, au saisissement d'être, aux pourquoi des êtres, de la matière, du temps, de l'espace, du mouvement, voilà pour une part, la genèse de l'attitude philosophique. Un émerveillement devant la simple existence. « Etre ici est une splendeur » exprime le poète R.M. Rilke.

On attrape la philosophie comme on attrape une maladie dont aucun système, aucune représentation, aucune explication, si grandioses soient-ils, ne nous guériront. Le remède est contenu dans la recherche inlassable du médicament le plus adéquat à ses angoisses existentielles. La philosophie comme une médecine de l'âme. Une thérapeutique pour guérir des peurs et des craintes des dieux et de la mort, telle que l'enseignaient les épicuriens. Une tentative de guérison par la raison, pas par la théologie.

*
* *

Pierre Hadot exprime remarquablement que dans l'Antiquité, le philosophe, ce n'est pas celui qui écrit des livres de philosophie, mais celui qui vit en philosophe. Être philosophe c'est d'abord une attitude, un rapport à soi, aux autres et au monde. Par la pratique d'exercices spirituels, l'apprenti-philosophe fait l'expérience d'un changement radical dans notre perception du monde. Il s'agit d'une transformation qui nous réapprend à voir le monde. Exemples : vivre chaque moment comme si c'était le premier et le dernier ; adopter le regard d'en haut, de la Voie lactée, de Sirius, qui rappelle que l'homme est partie intégrante du cosmos et n'est, de ce point de vue, qu'un point infinitésimal : dans cette perspective, guerres, conflits et richesses apparaissent alors dans leur insondable vanité ; à l'extrême, tel Diogène le cynique, trainer un poisson mort au bout d'une ficelle sur l'agora pour apprendre à se départir du quand dira-t-on et des commérages.

Cet apprentissage de la sagesse, cette recherche du pur plaisir d'exister, si cher à Michel Onfray, peut se décliner de mille manières selon les sensibilités et les dispositions de chacun. Exemples et essai d'une rapide typologie. Tous les chemins mènent aux idées.

La philosophie par la voie du corps : la méditation, le voyage, la sexualité, la marche, l'ivresse, la rêverie. La philosophie par la voie de l'autre : la maïeutique, le débat, le dialogue, l'éthique de la discussion, illustrée par Jürgen Habermas. La philosophie par la voie de la logique : le doute, les dialectiques, l'expérience de pensée, l'analyse du langage, la méthode critique. Enfin, la philosophie par la voie de l'esprit : les notes personnelles – Marc-Aurèle -, la poésie – Heidegger -, l'herméneutique – Paul Ricoeur -, ou simplement la lecture – Aristote – « recueillir ce que nos prédécesseurs ont écrit afin de tirer profit de ce qui est juste et ce qui ne l'est pas ».

Amoureux des livres et des lettres, cette dernière voie résonne le plus en moi. Mais il ne faut rien exclure. Penser est une formidable aventure.

*
* *

« Soustraire les états subjectifs de bonheur ou de tristesse au règne des causes extérieures est la seule fin anthropologique et éthique que s'assigne la philosophie » écrit Jean-François Duvernoy dans son magnifique petit livre sur Epicure.

André Comte-Sponville rappelle la définition de la philosophie par Epicure : « La philosophie est une activité qui, par des discours et des raisonnements, nous procure la vie heureuse ». Magnifique définition à laquelle j'adhère pleinement. Quel bel optimisme grec ! Le philosophe français modernise la sentence : « la philosophie est une pratique discursive, qui a la vie pour objet, la raison pour moyen et le bonheur pour but ». Penser sa vie et vivre sa pensée. Choisir la voie de la raison et non celle de la foi.

Est-ce la seule définition possible de l'activité philosophique ? Non bien entendu. La philosophie comme recherche de la vie bonne, de la vie bienheureuse, comme art de vivre, comme sagesse existentielle, telle qu'elle s'est illustrée dans les courants hellénistiques des stoïciens et des épicuriens, dans une éternité de joie chez Spinoza, dans la réalisation de soi chez Aristote, peut aussi s'avérer être une tragique illusion – pensons à Arthur Schopenhauer, à Friedrich Nietzsche, à Emil Cioran, tous ces contempteurs de la philo-bonheur – ou un simple produit de l'imagination – pensons à Emmanuel Kant.

D'autres conceptions de l'activité philosophique, d'autres regards, d'autres perspectives sur l'histoire de la pensée, d'autres postures ont coexisté au fil du temps : à côté de la tradition de la quête de la vie bonne, il y a la philosophie critique, l'école du doute – pensons à Socrate, à Montaigne, à Kant, à Ludwig Wittgenstein. La philosophie peut aussi s'entendre comme la recherche du savoir parfait, la connaissance des fins ultimes de l'homme et du monde. La recherche de la vérité, de la justice, du bien, du beau. Nous pénétrons alors dans de grandioses systèmes qui nous dévoilent la compréhension définitive par le biais de la théorie de la connaissance, de l'éthique et de la sotériologie, la doctrine du salut. Sublimes cathédrales qui nous offrent des principes de sens d'une profondeur inouïe. Platon, Plotin, Augustin, Spinoza, Leibniz, Hegel, Nietzsche, Marx, Freud, Heidegger... des totalités explicatives qui nous condamnent à être étudiant à perpétuité selon la belle formule d'Alain Finkielkraut.

« Plus je connais, plus je deviens moi-même » pourrait-on suggérer, en paraphrasant Spinoza. « L'admiration, au sens premier d'étonnement, est le fondement de toute philosophie » écrivait Montaigne. Vous vous plongez dans Sagesse d'hier et d'aujourd'hui de Luc Ferry et peu à peu votre regard sur vous-même, les autres et le monde se métamorphose. Le contenu des cours de morale, et de citoyenneté, qui suscite tant de débats, me paraît limpide...

En définitive Emmanuel Kant a superbement résumé l'entreprise vertigineuse de la philosophie : que pouvons-nous connaître ? Les théories de la connaissance et de l'entendement. Comment doit-on agir ? La morale et l'éthique. Que nous est-il permis d'espérer ? La religion, le dessein intelligent, le principe anthropique, le grand architecte, l'agnosticisme, l'athéisme – négatif : ne pas croire en Dieu ; positif : croire que Dieu n'existe pas. Absence de Dieu ou négation de Dieu.

Kant englobe ces trois interrogations fondamentales sous une seule : qu'est-ce que l'homme ? Question centrale : la définition de l'homme. Un être de raison entre les dieux et les animaux selon la vision de l'Antiquité ? Une créature de Dieu ? Un être hors de la nature – Pic de la Mirandole, Jean-Jacques Rousseau, Jean-Paul Sartre – au moment de la Renaissance ? Un jouet des structures qu'elles soient sociales, inconscientes ou linguistiques ? Un être neuronal défini par ses capacités cognitives investiguées par les neurosciences ? Chaque définition de l'homme, l'idée d'humanité, est un immense enjeu qui conditionne tout notre rapport aux savoirs, à l'éthique, à la politique.

*

* *

Comment comprendre notre temps ? Quels outils intellectuels et sensibles mobiliser pour déchiffrer notre présent ? Quelle théorie, quels concepts, quelles représentations, quels récits du monde imaginer et construire pour conférer un sens à ce qui est ? Quel angle, quelle vision, quel prisme, développer afin d'aider à éclairer l'opacité du réel et notre histoire qui nous glisse entre les doigts comme du sable ? Et comment, en regard de notre analyse de la modernité, imprimer sa marque au réel, le modifier, le corriger, le faire évoluer ? Il y a un lien évident entre la théorie et la pratique. Il faut des clés, fussent-elles partielles, mouvantes et évolutives, pour fixer un cap et dessiner un horizon. Sinon, on se complaît dans le court-terme, l'immédiateté, la pure gestion, bref les moyens plutôt que les fins.

Il appartient à la démarche de l'éducation populaire d'éveiller les consciences et d'offrir des codes de compréhension, particulièrement à ceux qui n'ont pu bénéficier de l'apprentissage des multiples narrations du monde. Pour permettre aux dominés d'élucider les outils et les processus de la domination. Pour affûter l'esprit critique qui a déserté les débats au profit de l'invective et du sens commun. Pour affermir les luttes contre toutes les formes d'exploitation et d'aliénation. Mieux connaître, mieux comprendre accroît la liberté, la densité des combats et augmente notre humanité. La boussole devient impérative face à des civilisations qui brouillent les points cardinaux. On se doit de retrouver le nord sans perdre, cette fois, le sud ni l'est, l'Orient.

*

* *

Pour conférer une signification à notre vie et au monde qui nous entoure, nous avons bâti depuis des millénaires, des légendes, des contes, des mythes, des religions, des philosophies et des sciences. Nous nous sommes racontés d'extraordinaires et merveilleuses histoires dans un foisonnement exceptionnel qui oscille entre les principes les plus simples et les théories les plus complexes. Toujours pour insuffler un sens, aux deux appréciations du terme, signification et direction, à notre existence et à l'univers, face à la finitude de notre vie et face à un espace en expansion constante. Nous cherchons une réponse, une clé, une cause à l'énigme de notre condition et à l'étonnement de notre présence au monde.

Peut-être, tout cela est-il sans signification, sans raison, absurde au sens d'Albert Camus. A l'inverse, peut-être y a-t-il un plan divin, un dessein intelligent, un principe anthropique où tout converge vers un homme totalement lucide, transparent, maître absolu de tous les mystères, enfin éclaircis, du temps, de l'espace, de la matière, du vide, du sens ultime des choses et de la vie.

De l'Odyssée d'Homère aux Entretiens de Confucius, des idées platoniciennes à la révélation biblique, des mathématiques au marxisme, du bouddhisme à la poésie, de la physique quantique à la psychanalyse, des cultes païens aux structures sociales, des arts aux animismes, le catalogue est infini de toutes les représentations théoriques, éthiques, politiques et esthétiques pour sans relâche produire du sens. C'est le rôle premier de la religion, de la philosophie, des sciences de l'homme comme celles de la nature. Sans cesse et avec une incroyable

obstination : nourrir l'existence du sens. Quête infinie d'un fil conducteur sinon de l'existence en soi mais, à tout le moins, dans chacune de nos vies, dans l'existence.

*
* *

Face à notre finitude, aux peurs et aux angoisses nées de notre certitude de la mort, au traumatisme de la naissance, aux inconvénients d'être né comme l'exprime Emil Cioran, à nos interrogations sur les espaces infinis qui nous enserment, nous devons nous rassurer. Nous nous rassurons en construisant de magnifiques systèmes, de grandioses schémas explicatifs, des plans divins. Nous imaginons des idoles comme l'écrit Nietzsche, des dieux éternels, des arrière-mondes, des promesses de paix et de progrès, pour conjurer les désordres, les souffrances et les « non-sens » de l'ici-bas.

En Occident, depuis l'Antiquité, plusieurs grands principes de sens se sont succédés pour conférer une cohérence à notre être au monde et à la totalité du réel. J'esquisse ici les traits essentiels de ces visions en ce qu'elles ont de commun, sachant fort bien qu'elles se sont déclinées en de multiples facettes, complexes et parfois contradictoires. Je n'ignore pas non plus qu'il s'agit des pensées dominantes qui ont coexisté avec des philosophies minoritaires, des formes de contre-culture qui s'opposaient aux voies royales des conceptions dominantes. Aux côtés de Platon, d'Aristote et des stoïciens, sur le versant moins royal de la pensée grecque, voisinaient les atomistes et les épicuriens, les cyniques et les sceptiques.

Pour donner un sens à l'univers et à tous les éléments qui le composent, les Grecs, par la mythologie d'Hésiode et d'Homère, puis par la philosophie, concevaient le monde comme un Tout bien ordonné. Le Cosmos est un ordre parfait, harmonieux, bon, juste et beau où chaque partie, les dieux, les hommes, les animaux, les plantes, la matière inanimée, est à sa juste place. Toute l'œuvre des dramaturges, par la tragédie, des artistes, des artisans, des savants, des penseurs, est de maintenir cet ordre face aux puissances du chaos.

Le sens de sa vie consiste à s'ajuster à cet ordre divin, à ce logos, à cet organisme où chaque organe remplit une fonction précise. Les pensées des grands philosophes stoïciens, comme Epictète et Marc-Aurèle, illustrent parfaitement cette nécessité de bien comprendre l'organisation divine du monde par la raison. La vie bonne, la vie bienheureuse, consiste donc à trouver sa place au sein de cette nature équilibrée, à s'accorder avec l'ordre divin du monde. La contemplation de l'harmonie cosmique éternelle traduit la signification profonde de l'existence.

L'apparition des monothéismes va complètement bouleverser ce principe qui confère du sens à notre présence au monde. Le référent ultime, l'essence supérieure des choses, ne réside plus dans un cosmos harmonieux mais dans un Dieu extérieur et transcendant, à l'origine de tous les êtres. Le judaïsme, le christianisme, puis l'islam, vont radicalement transformer toutes les constructions théoriques et pratiques des Grecs et de Romains. La morale aristocratique des Anciens va s'effondrer au profit du message d'amour et d'égalité du Christ. Ce principe va triompher et triomphe encore, pendant plus des deux millénaires.

A la Renaissance, dans le foisonnement des sciences, des arts et des lettres, le référent au divin s'efface au profit de l'humain. Extraordinaire révolution. Le principe de l'humanisme émerge. Malgré les résistances, les excommunications, les mises à l'index et les flammes des bûchers, il connaîtra, par son intensification au siècle des Lumières, un destin exceptionnel dont nous bénéficions toujours. Je cite en vrac : Pic de la Mirandole, Descartes, Erasme, Copernic, Galilée, Bruno, puis Rousseau, Diderot, Voltaire, Newton, Hume... Du monde clos à l'univers infini. De l'absolutisme royal à la révolution américaine, à la révolution française, aux droits de l'homme, au refus du dogmatisme et de l'argument d'autorité,... la transformation est radicale. L'homme est au centre du monde. Après la Nature et après Dieu.

J'accélère le mouvement. Au principe de l'humanisme qui postulait la maîtrise de la nature, le progrès par les sciences et les arts, le recul de l'obscurantisme par l'éducation, succède, tel que superbement exposé par Luc Ferry, le principe de déconstruction. Fini le libre arbitre, la pleine conscience et la transparence, grâce aux lumières de la raison. Des forces obscures sont tapies en nous comme les souterrains de Dostoïevski: le vouloir de Schopenhauer, les instincts de Nietzsche, l'idéologie de Marx, l'inconscient de Freud,... Les maîtres du soupçon, selon la formule fameuse, entrent sur la scène de la pensée. Loin d'être réconciliés avec nous-mêmes, nous sommes des sujets brisés, jouets de nos pulsions, des forces productives, de nos instincts, de nos gènes... mélange explosif qui sape notre Cogito. Crépuscule des idoles, déferlements de cachettes, de masques, d'interprétations, de généalogies.

Et maintenant ? Quel nouveau principe de sens pour nos temps tourmentés ? Le salut par l'amour, en ce compris pour les générations futures ? Par la technique et la science dont certains célèbrent les vertus de transhumanisme et de l'humanité augmentée ? Par un nouveau contrat conclu avec le milieu naturel ? Par une nostalgie du passé et un repli identitaire ? Ou, au contraire, par l'accélération de la mondialisation et l'avènement d'une démocratie mondiale qui tempérerait les rigueurs du libre-marché ? On sait que la fin de l'Histoire, contrairement à ce que l'on a pu croire, cela n'existe pas. Voyez Hegel, Marx ou Francis Fukuyama.

Ma perplexité est grande mais une série de faits, radicalement nouveaux, une somme de basculements du monde, doivent être mis en regard de la recherche d'une nouvelle intelligibilité du réel.

*

* *

Un fait incroyable, inouï, saisissant traverse notre présent. Une nouvelle ère géologique s'ébauche. Nous entrons dans une phase novatrice, à l'échelle du temps de la Terre, du temps cosmique. C'est de l'ordre de l'indescriptible, de l'indicible, de l'intraduisible. C'est totalement extraordinaire.

Toutes les catégories de scansion du temps volent en éclats : Préhistoire, Histoire, l'Antiquité, le Moyen Âge, les Temps modernes, l'époque contemporaine, balayées. Nous nous élevons d'un échelon. Nous scrutons le temps géologique, c'est-à-dire, le découpage de l'évolution des âges de la terre et de l'atmosphère. Et que nous disent certains savants ? Que nous pénétrons dans l'anthropocène. Que

l'homme est devenu une force géologique capable de modifier le système Terre. Inédit et incroyable basculement. L'agir humain, d'une durée infime en regard de l'histoire terrienne, bouleverse la matière et l'énergie des métabolismes écologiques. Un événement radicalement neuf qui se décline par dérèglement climatique, recul de la biodiversité, acidification des océans, perturbations des cycles de la nature.

Bien évidemment l'homme a, depuis des millénaires, modelé, modifié, transformé et soumis son environnement. Toute l'histoire de l'homme, au fil des étapes les plus diverses, n'est que l'histoire de sa maîtrise progressive de la nature. Mais l'impact, l'empreinte qu'il opère sur le minéral, le végétal, l'animal, a maintenant pris des proportions telles que l'on peut comparer l'humain à une véritable force géologique de par l'irréversibilité des processus de transformation qu'il a engendré.

Gaïa n'est plus la scène, l'environnement, sur lesquels nous déroulions notre histoire strictement humaine, l'arrière-plan de nos luttes et de nos combats. Aujourd'hui le lieu de la représentation, du spectacle humain, devient le thème des événements qui s'y déroulent. La mutation est d'une ampleur inégalée. Et la civilisation peut disparaître. Effondrement ? Sixième extinction ? Catastrophisme exagéré ? Erreur de Prométhée ?

A cette métamorphose stupéfiante s'ajoute une série d'événements considérables. Citons-en quelques-uns parmi les plus significatifs : le passage de l'agriculture, qui date du néolithique, 12.000 ans, à l'urbanisation qui deviendra dominante dans les prochaines décennies. Nous clôturons une séquence historique ouverte il y a des millénaires. Une sortie du néolithique – comme l'écrit André Leroi-Gourhan. A la ville tout notre rapport au monde se transforme.

Une explosion démographique sans précédent dans l'histoire humaine. Plus de sept milliards d'humains en 2015. 1 milliard en 1800. 1,5 milliards en 1900. Et les projections démographiques de l'ONU oscillent entre 7 et 17 milliards d'humains en 2100. On sait les inquiétudes qu'un tel bouleversement provoquait dans la pensée de grands savants comme Claude Lévi-Strauss ou Christian de Duve.

Des progrès exceptionnels dans les sciences et les techniques qui recèlent à la fois des promesses-progrès de la médecine, allongement de l'espérance de vie, du bien-être, du recul de la douleur, société de l'information et de la communication – et des menaces, du gaz moutarde à Hiroshima, des mutations génétiques à Fukushima.

Le triomphe de l'économie de marché et du capitalisme qui absorbe tout en convertissant l'humain et ses multiples dimensions – psychiques, sociales, politiques, esthétiques,... - en valeur d'échange, en prix, en chiffres, en quantités. L'argent et le divin marché comme nouveau principe de sens ? Avec des enrichissements évidents mais aussi des inégalités abyssales, des souffrances dues à la guerre, à la famine, à la migration, au mal-développement, à la solitude, à l'individualisme exacerbé, à l'homme exclusivement assigné à la production et à la consommation. Comme un monde en perte de repères, en perte de sens, qui tourne fou dans une accélération tourbillonnante que plus personne ne sait maîtriser.

*

* *

Face aux incertitudes du présent, aux menaces qui grondent en Gaïa, aux désarrois éthiques et politiques, aux promesses comme aux risques de la fulgurante progression des sciences et des techniques, où et comment fonder ce qu'Edgar Morin nomme une politique de civilisation. Un horizon à notre condition qui doit penser la complexité. Une réflexion et une action qui intègre à la fois l'ordre et le désordre, le conflit et la pacification, le tout et les parties, la nécessité et la contingence, le local et le global, l'individu et le collectif, l'esprit et le corps. Immense chantier que des savants, des érudits et des citoyens entament chaque jour avec conviction.

Je n'ai évidemment rien à proposer, aucun message, aucune solution. Tenter une vie philosophique, c'est un cheminement dont je ne sais où il me conduira. Il n'y a pas d'arrivée. Il n'y a que de l'étonnement, de la curiosité, de l'humilité et de la détermination. Et des valeurs, idéalisées, de liberté, de solidarité fraternelle et de laïcité réconciliée.

Tout au plus, pourrais-je suggérer que les grands principes de sens, doivent nous inspirer pour une part et nous inquiéter pour une autre part : tentons le jeu de la macédoine, du mézzé, de la salade russe. Penser c'est mélanger.

Disons, en schématisant grossièrement, que je conserverais des anciens, les Grecs et les Romains, mais aussi des Mésopotamiens – Gilgamesh, - des Chinois – Confucius et Lao-Tseu – et des Indiens – Bouddha -, leur vision de l'homme intégré à l'harmonie du Cosmos. Je retiendrais leur peur de la démesure - L'hubris -, leur sens de la contemplation et de la vie bonne, leur recherche passionnée de principes rationnels plutôt que de puissances divines, leurs sagesses face à la brièveté de la vie. en revanche, je refuserais tout net la hiérarchie naturelle des êtres, l'aristocratie et l'inégalité consubstantielle à leurs systèmes philosophiques. Ma sensibilité à l'écologie y trouve là un lointain écho.

Du principe divin, inspiré par les travaux passionnants de Régis Debray et de Jean-Claude Guillebaud, je garderais la conviction qu'il n'y a pas de socialité, non sans religion, mais sans communion. Il faut un principe fédérateur, extérieur au groupe, - c'est le principe d'incomplétude en mathématiques – pour faire d'un tas un tout. Il faut du « méta » pour faire du « trans », selon les formules de Régis Debray. Toute vie collective est d'essence théologique. Les communions humaines se nourrissent à la fois de sacré et de profane. Sans sacré les groupes humains se décomposent, sans profane ils s'ankylosent. Il faut trouver la juste mesure, la bonne distance. Ici aussi lointain écho aux valeurs de coopération et d'égalité. Pour le reste, tout fanatisme au nom d'un Dieu, d'un texte, d'un héros, d'une idée ou d'un territoire me hérisse.

Le principe humaniste nous imprègne tellement que nous avons oublié tout ce que nous lui devons, de l'esprit scientifique à l'idéal du progrès, des droits humains à la perfectibilité par l'éducation. Sur le versant sombre, un anthropocentrisme dévastateur pour tout ce qui n'est pas humain, une ivresse de la technique dont la mondialisation actuelle traduit les impasses. Pour l'exprimer brutalement la raison triomphante et industrielle qui a tant œuvré pour le développement depuis la

révolution industrielle, a aussi abouti à Auschwitz - Buchenwald, n'est qu'à quelques kilomètres de Weimar.

La déconstruction est un viatique essentiel à l'esprit critique et à une lucidité renouvelée, élargie, sur nous-mêmes. C'est un acide, dangereux mais utile, pour conquérir d'abord de nouveaux espaces de liberté intérieure. Connaître un peu moins mal ses déterminismes – psychiques, sociaux, biologiques,... - conduit à augmenter ses marges d'autonomie, à se connaître un peu plus... long cheminement socratique vers des formes de sagesse en élaguant les démons intérieurs, les parts maudites et les instincts les plus sombres. Se hisser un peu plus haut que soi-même. S'éduquer, se conduire hors de soi, vers un mieux.

*

* *

Au terme de cet itinéraire, trop court, trop partiel, trop partial, à jamais inachevé, pourquoi tenter une vie philosophique ?

Pour expérimenter que nous sommes éternels, comme l'écrit Spinoza, au travers de la connaissance du troisième genre ? Pour s'ajuster au Cosmos et devenir un fragment d'éternité dans la divine nature comme le suggéraient Epictète et Marc-Aurèle ? Pour conjurer la peur de la mort, l'angoisse de notre finitude, l'inconvénient d'être né, le tragique de l'existence qui oscille entre la souffrance et l'ennui ? Pour s'adjoindre au grand tout, le grand Pan, et retrouver, comme une conscience de l'univers, sa juste place dans les équilibres des écosystèmes ?

Pour anticiper la civilisation à venir – c'est la définition que Michel Serres donne de la philosophie – face aux impasses de notre présent : le désenchantement du monde, la raison instrumentale, l'individualisme possessif, la servitude au règne des technosciences, le triomphe de l'économie dans les âmes, les cœurs et les corps, l'occultation des fins dernières au profit de moyens qui n'ont plus d'autre logique que de s'intensifier à l'infini ?

Pour renouer avec l'esprit critique, pour lutter contre la corruption des innocences premières, pour freiner notre démesure prométhéenne envers la biosphère, pour accéder à quelques gouttes de sérénité, d'ataraxie, de quiétude, de béatitude, dans une époque contemporaine où après le cosmos et le divin, l'homme lui-même semble se dissoudre et s'éloigner de sa propre condition ? Tenter une vie philosophique en se détachant des servilités du pouvoir, des honneurs et des richesses et en célébrant le convivialisme et la spiritualité.

A chacun de cheminer et de conférer un sens dans son existence, puisqu'il n'y a sans doute pas de sens de l'existence. C'est le choix d'un esprit libre et funambule, amoureux de la lumière et de la pensée de midi. Le plus libre et le plus lucide possible. Comme l'écrivait le grand poète René Char : « La lucidité est la blessure la plus proche du soleil ».

Références :

- Lucrèce, De la nature, Flammarion, Paris, 2008.
- Lucien Jerphagnon, De l'amour, de la mort, de Dieu et autres bagatelles, Albin Michel, Paris, 2011.
- Pierre Hadot, Qu'est-ce que la philosophie antique ?, Gallimard, Paris, 1995.
- André Comte-Sponville, Le bonheur désespérément, Editions Pleins feux, Paris, 2000.
- Philosophie Magazine, Apprendre à penser, Septembre 2011.
- Luc Ferry, Sagesses, d'hier et d'aujourd'hui, Flammarion, Paris, 2014.
- Friedrich Nietzsche, Le crépuscule des idoles, Gallimard, Paris, 1974.
- Marc-Aurèle, Pensées, Gallimard, Paris, 1962.
- Christophe Bonneuil, Jean-Baptiste Fressoz, L'événement anthropocène, Seuil, Paris, 2013.
- Dominique Bourg, Augustin Fagnière, La pensée écologique, Une anthologie, PUF, Paris, 2014.
- Jean-François Duvernoy, Epicure, Ousia, Bruxelles, 2005.
- Michel Onfray, La puissance d'exister, Grasset, Paris, 2006.
- Régis Debray, Jeunesse du sacré, Grasset, Paris, 2012.
- Jean-Claude Guillebaud, Le refondation du monde, Seuil, Paris, 1999.
- Jared Diamond, Effondrement, Gallimard, Paris, 2006.
- Elizabeth Kolbert, La 6^{ème} extinction, Vuibert Paris, 2015.
- Edgar Morin, Introduction à la pensée complexe, Seuil, Paris, 2005.
- Christian de Duve, Génétique du péché originel, Odile Jacob, Paris, 2009.
- René Char, Feuilletés d'Hypnos, Gallimard, Paris, 1962.
- Michel Serres, Petites chroniques de dimanche soir 2, Le Pommier, Paris, 2007.